

LE MONDE

Michael Gielen et l'orchestre de Stuttgart

Par GÉRARD CONDÉ. Publié le 17 mai 1977

" Allons, sortez messieurs, vous voyez bien que c'est fini ! " Les ouvreuses du Théâtre des Champs-Élysées avaient bien du mal à persuader ceux qui, après le départ de l'orchestre et d'une bonne partie du public, restaient tranquillement à leur place, attentifs à cette musique revenue peu à peu sous les applaudissements et qui continuait à jaillir des haut-parleurs... S'il y avait là une pointe de provocation de la part de Michel Gielen, le Compositeur, c'était aussi l'aboutissement d'une œuvre. Quelques difficultés pour vaincre l'angoisse, cherchant à briser, de par ses structures mobiles, les rapports " maître-esclaves " qui régissent presque toute la vie musicale, enfermant le chef, les instrumentistes, le compositeur et le public dans un schéma-type d'inter-réactions sans autre résultat qu'un certain confort lénifiant, cette satisfaction béate d'avoir fait ou entendu un beau concert réconciliateur : à travers l'œuvre-prétexte on acclame le maestro qui s'efface ostensiblement derrière son orchestre en faisant lever, asseoir puis relever et rasseoir quatre-vingts musiciens, automates passifs et désabusés...

L'œuvre de Michael Gielen, avec ses divers niveaux d'appréhension, est plus proche d'un geste en musique, illustrant " sur le tas " les rapports de force inhérents à toute exécution, que d'un morceau se prêtant à la description, d'autant que beaucoup d'éléments (rythmes hauteur précise, succession des séquences) sont laissés à l'initiative des instrumentistes.

Pourtant, ce concert le second donné par l'orchestre de Radio-Stuttgart dans la série Passage du vingtième siècle, avait commencé de façon très traditionnelle avec la troisième région des Hymnes de Karlheinz Stockhausen, dans la version pour bande magnétique et orchestre. Composée pour le New York Philharmonie, en 1970 ; révélée au public parisien en octobre 1973, avec l'orchestre des élèves du Conservatoire, cette œuvre, quoique chaleureusement accueillie, avait laissé chez certains auditeurs le souvenir d'une orchestration assez épaisse, " germanique ", au mauvais sens du terme.

Cette nouvelle audition, peut-être parce que l'interpénétration des éléments enregistrés et de l'exécution vivante était mieux réalisée qu'au Théâtre de la Ville et que l'orchestre, sous la direction de Peter Eotvos sonnait avec plus de clarté, s'est révélée tout à fait passionnante.

Au même programme et sous la direction cette fois de Michael Gielen, figurait encore le Concerto pour violoncelle et orchestre en forme de pas de trois (soliste Siegfried Palm), de Bernd Alois Zimmermann (1918-1970), ce compositeur allemand, l'un des plus importants de sa génération, qu'on découvre peu à peu, tardivement. Heureusement, la musique de Zimmermann est de celles qui peuvent attendre : elle ne vieillit pas, échappe à la mode et deviendra classique, car elle est non seulement bien faite – ce qu'on lui a toujours accordé comme à regret – mais, on s'en aperçoit mieux maintenant, aussi inspirée ; cela ne s'explique pas, mais assurément, cela s'entend.